

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 13 (1875)
Heft: 8

Artikel: A Douarnenez : [suite]
Autor: Dubarry, Armand
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-183199>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Gênes. En 1859, il est nommé major-général, organise la légion nationale des chasseurs des Alpes, franchit le premier le territoire lombard, prend Varese, Come, etc., tourne les Autrichiens et excite l'attention de toute l'Europe en les chassant vers Milan..... On sait le reste, la guerre des duchés, la prise de Naples, la dictature et Aspromonte, et Victor-Emmanuel disant à Nélaton qu'il fallait à tout prix guérir Garibaldi de sa blessure, dont son trône dépendait.

Il convola en secondes noces ; hélas le pauvre Garibaldi ne fut pas heureux, car le lendemain même de son mariage, avant le lever du soleil, il mettait simplement à la porte sa seconde femme.

La troisième, donna Francesca, qui n'est pas parfaitement légitime, lui a donné trois charmants enfants, qui sont à Rome avec lui, dans une villa qui touche à celle de Victor-Emmanuel. Ce ne sont pas les villas qui leur manquent, les Romains en ont mis vingt-neuf à leur disposition et trente-six équipages, et je ne sais combien de loges de théâtre.

Voilà l'homme qui étudie aujourd'hui la canalisation du Tibre, œuvre gigantesque qui coûtera au moins vingt ans de travaux et quatre cents millions de francs. Il ne doute de rien, que voulez-vous ; il sait qu'il faut trois choses pour réussir : de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace. Le mot *impossible* à coup sûr n'est pas garibaldien.

D.

A DOUARNENEZ

II

L'exemple est contagieux. En écoutant ces mille voix étincelantes, Stevan sentit comme une brise parfumée passer sur son cœur, et il se mit à chanter une de ces chansons amoureuses dialogées que tous les gars et toutes les *penneréz* savent, de l'évêché de Cornouailles à l'évêché de Léon.

Voici la traduction de celle qui lui vint aux lèvres ; on l'appelait : *le Garçon et la Fille* :

Le garçon. — Bonjour, ma vie, mon cœur, ma bien-aimée.

La fille. — Mon amour, à quelque instant que vous veniez, je vous attends.

Le garçon. — Mon âme est languissante, je meurs si je ne vous épouse.

La fille. — Je suis mineure, je dépends de mes parents.

Le garçon. — Je vais les rassembler à table avec les miens, car c'est à table qu'on cause. Adieu !

La fille. — Ami, le soleil est haut, la lune sera claire ; je vais te servir quelques fruits.

Le garçon. — Manger, je n'en ai pas l'envie, mais j'en ai de vous embrasser.

La fille. — Arrêtez ! nous nous embrasserons un jour à notre aise. Bonsoir, prends ton sac et va-t'en !

— Ah ! Tinah, ma chérie, soupira Stevan lorsqu'il eut fini sa chanson, puisse ce jour venir vite pour nous !

Il approchait de la ferme d'Antoine Gorou, qui passait pour la plus belle de Kerlas. On y arrivait par un labyrinthe de chemins creux bordés de haies vives. Ses bâtiments étaient plus vastes, plus propres, mieux meublés que ne le sont d'ordinaire ceux des métairies bretonnes. Tout y respirait l'aisance et l'ordre. Comme c'était dimanche, les charrettes, les herses, les charrues traînaient sous la grange ouverte ; les chevaux étaient à l'écurie, les vaches à l'étable ; seules les poules allaient et venaient en gloussant, picotant, de l'aire à la meule de paille, de la meule de paille au tas de

fumier, tandis que le chien fauve et hargneux grondait à la chaîne.

Tinah était occupée à préparer le repas du soir avec Glauda, sa vieille servante, quand Stevan se présenta.

— Ha ! fit-elle en rougissant, je ne vous attendais pas.

— Est-ce que ma venue vous fâche ?

— J'ai bien envie de vous punir pour cette méchante parole.

— Tinah, pardonnez-moi, j'ai le cœur gros, et c'est plutôt d'une récompense que j'aurais besoin aujourd'hui que d'une punition.

— Oui-dà !

— Votre père est-il ici ?

— Non, il est chez le meunier Postik avec les garçons de la ferme, et ne reviendra que ce soir.

— Alors je ne le verrai pas avant de partir.

— Avez-vous quelque chose à lui dire ?

— Je voulais lui annoncer mon voyage...

— Votre voyage ?...

— Je quitte Douarnenez.

— Pour aller où ?

— Où Dieu me mènera : s'il écoute ma prière, dans un pays où je trouverai les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux que votre père exige de moi pour faire de vous ma femme.

— Jésus !

Stevan s'assit, déposa son chapeau, son penn-baz à côté de lui et s'essuya le front, car il avait chaud.

Tinah prit dans un bahut de chêne un pot de lait, du beurre, une miche de pain bis, alla chercher au fond d'une armoire un flacon d'eau-de-vie (eau de feu), et plaça le tout sur la table, devant le gars.

Stevan but une gorgée de lait, cassa une croûte, puis baissa la tête, car deux grosses larmes venaient de tomber sur ses joues.

Tinah sentit son cœur battre.

— A quel propos cette idée de partance précipitée ? dit-elle en essuyant avec le coin de son tablier blanc ses beaux yeux rouges.

— C'est que je vous aime de toute la force de mon âme, Tinah, et que si je persiste à attendre la fortune sur mon bateau, dans la baie, jamais je ne vous épouserai.

Comment ?

— Voilà quatre mois que j'économise religieusement tout ce que je peux sur le produit de ma pêche, et je n'ai encore amassé que douze livres ; si bien qu'à ce compte il me faudrait cent trente ans pour me procurer la dot que m'a demandée votre père.

— Sainte-Vierge !...

— C'est trop long, n'est-ce pas ?...

— Oh ! oui, fit Tinah avec conviction.

— Il faut donc essayer d'un autre moyen, et c'est ce que je vais faire.

— Quel est votre projet ?

— Monter sur ma barque et me rendre aux Glénans.

— Chez la Groac'h ?... s'écria Tinah avec effroi.

— Oui, chez la fée qui habite sous l'étang de l'île du Lok, et dont les trésors surpassent ceux du Pérou et de Golconde.

— Y songez-vous, et ne savez-vous point que tous les chrétiens qui ont tenté de s'emparer des trésors de la Groac'h ont péri misérablement ?

— Je le sais.

— Et vous voulez marcher sur leurs traces ?

— Pour l'amour de vous.

— Mais si vous mourez à la peine ?

— J'aime mieux mourir que de vivre sans vous...

Tinah frissonna de plaisir et se sentit toute fière d'être aimée ainsi.

— En huit jours, je puis aller aux Glénans et en revenir, après avoir visité le palais de la Groac'h, reprit Stevan ; si je succombe, Dieu m'ait en pitié ! si je sors vainqueur de l'aventure, la reine sera moins parée que vous, Tinah ; si je reviens sans avoir trouvé le palais enchanté que je vais chercher, alors j'attendrais jusqu'à la Pentecôte, qui tombe

le 19 mai prochain, et j'irai à la Lew-Dréz, au pied de la dune de Saint-Efflam, sur le sable qui recouvre la cité maudite, ou au bord de la baie de Douarnenez, près de l'endroit où s'élevait jadis l'opulente ville d'Is; et quand sonnera minuit, je me précipiterai dans le passage souterrain qui s'ouvre, à ce moment, devant chacune des deux antiques métropoles, et j'irai chercher la baguette de noisetier qui donne tout pouvoir.

— Hélas! pourrez-vous l'atteindre? Le passage souterrain qui y conduit s'ouvre au premier coup de minuit, il est vrai, mais il se referme au dernier coup, pour ne se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante. Si vous alliez être englouti sous la dune de Saint-Efflam ou sous les sables d'Is!

— A la grâce de Dieu! J'irais même aux enfers pour vous posséder, mon adorée.

En prononçant ces mots, Stevan reprit son chapeau et son penn-baz, et se disposa à s'en retourner.

Tinah pleurait. Stevan lui prit la main, et tous les deux restèrent ainsi pendant un long moment sans parler, et en se tenant par le doigt du cœur (1).

— Vous m'aimerez toujours?... balbutia le gars, qui suffoquait.

— Toujours, répondit la pennerèz en sanglotant.

— Quoi qu'il advienne?

— Quoi qu'il advienne! je le jure sur cette croix d'argent que vous m'avez achetée au pardon de Notre-Dame de Rumengol.

— Vous m'attendrez?

— Sur mon salut!

— Merci, ma bien-aimée; je m'en vais plus calme et plus fort.

Et attirant à lui la pennerèz, il lui donna un baiser brûlant, que celle-ci n'eut pas le temps de refuser, mais qu'elle eut le temps de rendre.

— Adieu, adieu!... lui cria-t-elle le cœur palpitant, tandis qu'il s'éloignait; que la sainte Vierge vous protège, que saint Corentin vous accompagne et que saint Vouga vous ramène!

Puis elle tomba sur un escabeau, et ses beaux yeux se fondirent en eau.

Stevan ne s'arrêta pas en route, ne s'amusa pas aux buissons et revint tout d'un trait à Douarnenez.

Il avait hâte de partir pour les Glénans, afin de revenir plus vite.

Sa barque était amarrée à un piquet et asséchée sur le sable, en dehors du port; il courut la mettre à flot, la parer; ensuite il alla acheter des vivres.

Son voyage devant durer au moins huit jours, dans des parages où le ravitaillement était impossible, il fallait, de toute nécessité, qu'il soignât sa cambuse; aussi la soignait-il.

Après une demi-heure d'exploration en ville, il revint chargé de deux meules de pain bis, d'un paquet de biscuits, d'un morceau de lard fumé, d'une fiole d'eau-de-vie, déposa le tout dans la caisse de son bateau, à côté de son baril d'eau douce, cargua sa voile et partit en s'aidant de ses rames.

Le temps était superbe, la brise faible, la mer ridée seulement par les bandes de marsoins qui culbutaient à sa surface; les deux jetées qui s'étendaient devant le quai de Douarnenez étaient couvertes de bourgeois, de bourgeoises, de marchands, de pêcheurs, de pêcheuses, d'hommes du port sortant de vèpres et venant flâner un peu devant la baie avant de dîner.

Pas une voile à l'horizon, pas un batelier en rade. Les côtiers bretons chôment religieusement le dimanche.

Quand Stevan passa devant les jetées en ramant vigoureusement vers le large, il y eut dans la foule un *Ah!* d'étonnement.

— Où vas-tu donc? lui cria, en se précipitant pour le voir, Margaridd, la fille du poissonnier Matelinn, le plus riche de la commune depuis que Mao était mort.

— Aux Glénans! répondit le gars.

(1) Celui auquel on passe l'alliance.

— Aux Glénans?...

— Oui, chez la Groac'h de l'île du Lok.

— Il est fou!... dit Margaridd en le suivant des yeux.

— Il est fou! répétèrent après elle les gens de Douarnenez.

(A suivre.)

Une scène assez amusante avait lieu il y a quelques jours, sur la place de St-François. Un beau et grand chien lévrier se précipitait avec des démonstrations étranges contre la vitrine de M. W. Des cris : *Il est enragé!* commençaient déjà à circuler dans la foule, et on allait faire un mauvais parti à la pauvre bête, quand un peintre vint donner l'explication du mystère. Dans la vitrine se trouvait exposé le portrait d'une dame de Genève, peint par lui. Or, ce chien qui avait été enlevé à cette dame, il y a quelques mois, venait tout simplement de reconnaître sa maîtresse, et, comme le cheval d'Alexandre, témoignait par ses bonds et ses aboiements, toute la joie que cette vue lui causait!

Un des riches bourgeois de P... s'entretenait l'autre jour avec un de nos conseillers d'Etat.

— Eh bien! comment vont les affaires dans votre commune, lui dit ce dernier.

— Mais voilà, répond le paysan, ça irait assez bien si ce n'était le syndic qui nous fait des misères, qui veut tout mener à sa manière.

— Je croyais, au contraire, que votre syndic n'était qu'un homme de paille!

— Ah! Monsieur le conseiller, si notre syndic était de paille, il y a longtemps que la Municipalité l'aurait mangé.

Un pasteur de village faisant une petite visite chez un de ses paroissiens, dit en entrant:

— Bonjour, David, vous faites boucherie?...

— Hélas! non, Monsieur le pasteur, répliqua le paysan, nous n'avons tué que la moitié d'un cochon.

Le pasteur se retira en se demandant dans quel état se trouve l'autre moitié du pauvre animal..... qui court encore.

La livraison de février de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants: I. LE MOYEN-AGE ET LA RENAISSANCE, par M. Paul Stapfer. — II. LE PINSON DES COLOMBETTES, nouvelle, par M. Louis Favre. (Deuxième partie). — III. LE COMTE GORANI EN SUISSE, d'APRÈS SES MÉMOIRES INÉDITS, par M. Marc Monnier. (Deuxième et dernière partie). — IV. DE SCHWYTZ A SCHWYTZ PAR SION, note de voyage, par M. Eugène Rambert. (Deuxième partie). — V. LA FRANCE ACTUELLE, par M. Ed. Tallichet. (Deuxième partie). VI. SOUVENIRS MILITAIRES SUISSES. LE SERGENT COTTIER, par M. le colonel Th. de Vallière. — VII. CHRONIQUE PARISIENNE. — VIII. CHRONIQUE ITALIENNE. — IX. BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Louve, Lausanne.

THÉÂTRE DE LAUSANNE

Demain, dimanche, à 7 heures 1/2 précises: **Les Chevaliers du brouillard**, grand drame en 9 actes; Mardi 23, **La Boule**, pièce qui fait actuellement courir tout Genève.

L. MONNET.